

YU Xiuhua

LA FEMME SUR LE TOIT



Éditions Picquier

YU Xiuhua

LA FEMME SUR LE TOIT

Poèmes traduits du chinois par Brigitte Guilbaud



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de

CHEN FENG

Poèmes extraits des recueils : *Yueguang luo zai zuoshou shang*
Women aiguo you wangji
Yaoyao huanghuang de renjian

© 2015, 2016, Yu Xiuhua

© 2021, Editions Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture : © Cover artwork by Lauren Matsumoto. www.laurenmatsumoto.net

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1556-9

Quelques mots à propos de Yu Xiuhua

Née en 1976, fille unique de parents ouvriers agricoles du Hubei, le destin de Yu Xiuhua semblait tout tracé : émigrer vers la ville après une éducation sommaire pour devenir ouvrière à l'usine d'iPhone de Foxconn.

Un accouchement traumatique provoque à sa naissance une paralysie cérébrale. Elle parvient à marcher à l'âge de 6 ans en s'aidant de béquilles. Et doit quitter l'école au niveau du collège, freinée par ses difficultés d'élocution. Incapable d'aider aux travaux agricoles, elle élève des lapins blancs pour qui elle coupe de l'herbe chaque matin. A 19 ans, elle épouse un maçon de douze ans son aîné, un mariage arrangé par ses parents. Son mari, travailleur itinérant, est très souvent à l'autre bout du pays – ce qui rend leur mariage plus supportable.

A 27 ans, elle commence à écrire de la poésie. « J'avais besoin de quelque chose pour tenir le coup. Chaque jour, j'écrivais un ou deux poèmes, et j'avais l'impression d'avoir accompli quelque chose. » Elle découvre un jour Internet dans un cybercafé de la ville la plus proche, et en 2014, elle crée un blog dans lequel elle poste un poème de quelques lignes. Rapidement relayé par les réseaux sociaux, il est lu par l'éditeur d'une grande revue de poésie chinoise qui propose à Yu Xiuhua un contrat de publication. L'année suivante, un recueil de poèmes paraît : son succès est extraordinaire ; il devient le livre de poésie contemporaine le plus lu en Chine ! Bientôt, ses droits d'auteur lui permettent de divorcer – ou plutôt d'acheter une maison à son mari pour qu'il accepte la séparation – et d'envoyer son fils à l'université à Wuhan.

Des journalistes viennent assaillir son village, elle est élue à la Fédération des Arts et des Lettres, donne des conférences à l'université et des interviews sur toutes les grandes chaînes de télévision nationales. En 2016, elle est invitée aux Etats-Unis pour une tournée de conférences et de séminaires, dont l'un à la prestigieuse université de Stanford. Le *New York Times* lui consacre un grand portrait l'année suivante. La modernisation rapide de son village natal a précipité la destruction de tous les anciens bâtiments ; seule la ferme a été épargnée en hommage à la poétesse.

Yu Xiuhua a écrit des milliers de poèmes. Elle confie avec son humour habituel : « J'aime écrire des poèmes parce qu'ils sont simples et n'ont que peu de mots. Cela me convient parfaitement car je suis paresseuse. »

Je t'aime

chaque jour se cramponner, puiser l'eau, faire à manger, prendre en leur temps les
remèdes
s'exposer à la lumière quand brille le soleil
sécher une peau d'orange
boire en alternant les feuilles à infuser
chrysanthème, jasmin, rose, citron
leur beauté semble conduire vers le printemps
c'est pourquoi je tasse encore et encore
la neige dans mon cœur
parce qu'elle est trop pure, trop proche du renouveau

dans la cour balayée, je lis ton poème
notre condition humaine
incertaine comme un moineau qui, furtif, vient de passer
tandis que brille la lumière
je ne suis pas douée pour les grands chagrins
si je t'envoyais un livre, ce ne serait pas un recueil de poèmes
mais des pages qui te parleraient des plantes, des céréales
pour te révéler la différence entre le grain et l'ivraie

te montrer du printemps
l'ardente frayeur dans l'ivraie

Un vieux papier

elle ne se soucie pas de politique
ne se soucie pas, sous la pluie
qu'un poisson transporte ailleurs un îlot, la géographie ne l'intéresse pas
au sortir du village, le soleil se lève sur tant d'horizons
que rien ne l'empêche d'atteindre le numéro 54 de la ruelle des amoureux, alors
elle ne se préoccupera pas du corps d'un homme, ni à marée basse
du poisson sur la plage — mort

elle se soucie moins encore de la mort, du coût des sépultures qui chaque année
grimpe
malade, elle n'y réfléchit guère, jusqu'à ne plus pouvoir bouger
ne plus pouvoir attraper le linge sur le balcon
le boire et le manger, elle n'en fait pas grand cas, les pesticides dans les légumes, les
huiles usagées, la mélamine
tout cela est bien plus léger qu'une tristesse véritable
que crois-tu pouvoir contre moi ? demande-t-elle comme à un amour passé

de quoi donc te soucies-tu ? questionne-t-il sans relâche
elle baisse la tête, aperçoit un vieux papier dans la corbeille
quelques traits de couleur
des caractères
tout chiffonné
comme si ce papier jamais
n'avait été immaculé

Le lit du fleuve

l'eau a donc tant baissé, sans souci du nombre de poissons ou de fleurs tombées
si bien que du fleuve se discerne le lit, et l'automne est là
hier j'ai vu grand-mère, décharnée, la peau distendue
étirable
elle m'a ouvert une porte, m'a détaillé le paysage
il y a en elle une vis endormie, un navire de bois
aux itinéraires oubliés
elle dit que chaque tourbillon
la dépose au même endroit
à la tombée du jour, elle aime aller près du fleuve
contempler dans le vent toutes ces choses crevassées
ou rendues à leur état primitif
le fleuve tari dont on n'a plus à imaginer la source, la limpidité d'origine ou les eaux
troubles
elle aime enfoncer les pieds dans ces lézardes, laisser la vase les recouvrir
et longtemps ne plus pouvoir s'en extraire
comme une chose tombée à terre, s'enracinant

Le vent du sud sur Hengdian

ces jours-ci, le vent du sud souffle fort
c'est à qui se courbera le plus
les plants de riz, les peupliers blancs, les roseaux
les fumées des cuisines s'inclinent aussi mais les toits demeurent droits
on se sent secoué, navire vacant
où vont et viennent poissons et crevettes
ah ! qui a senti l'odeur de Hengdian à cet instant
l'odeur de poisson cru qui se répand
parfois, assise en tailleur dans l'obscurité, je n'avais que faire
de mes vêtements
un village ne s'écroule pas si aisément, un paysan ne rend pas si aisément
ses larmes,
oui, les quelques dix ans où j'y ai vécu, le village était bien là
lorsque je disparaîtrai
il me donnera sa part, afin que je l'emporte avec moi
dans la terre
mais sait-on quel soir il se mettra à pousser de nouveau
un paysan n'exprime pas si aisément son amour, et l'on ne déplace pas si aisément
un arbre
d'un endroit à un autre

Des moineaux sautillant sur le toit

ils ont finalement choisi où se poser après avoir survolé la forêt verdoyante
la colline
par hasard, ils ont aperçu les fumées de cuisine, le toit rouge
oh ! cet homme encore dans ses rêves

je le reconnais, c'est d'abord eux que j'ai vus, puis le ciel
puis le bleu du ciel
puis les nuages — blancs, immobiles

le vent imperceptible, comme l'amour
tandis que les cimes des arbres oscillaient

dans la cour, je suis restée toute la matinée
leurs bavardages bruissaient un peu partout sur le sol
je n'en avais que faire
le monde devrait-il porter ce fardeau ?

eux ne s'inquiètent pas de voir tomber les nuages
ils sont un étang si profond, si profond